

LE RÉVEIL
Les Légions d'Hadès I

CENDRINE BERTANI

LE RÉVEIL
Les Légions d'Hadès I

ROMAN

Ceci est une œuvre de fiction. Les situations et les personnages décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements, existant ou ayant existé, ne serait que pure coïncidence.

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. » (art.L.122-4)

Conception graphique/ mise en page : Rive d'Or
Graphisme : Quentin Champlon

Copyright © Tous droits réservés 2023.

© Éditions Rive d'Or

Impression Bookelis (France)

ISBN : 979-10-359-9009-1

« *Une plume enlevée,
du suspense, j'adore !* »

Mireille CALMEL

Déjà plus de 11 millions de lecteurs

« *Mystère, suspense et mythologie...
Les Légions d'Hadès vous ouvrent
les portes d'un véritable page-turner.* »

Fabio M. MITCHELLI

Prix du polar Dora-Suarez 2015

La compassion du diable

Prix Méditerranée polar 2021

Le loup dans la bergerie

Remerciements

Tout d'abord, merci aux écrivains qui ont bien voulu parrainer cette œuvre : ils m'inspirent au quotidien.

Cette saga a été l'objet d'un travail d'écriture et de réécriture ambitieux et approfondi : la première intrigue était en effet tout entière centrée dans l'Antiquité grecque, à l'époque de Périclès, et les Voyageurs du Temps sont apparus après cinq ans de maturation du projet, alors qu'une trilogie avait été bouclée.

Nouvel axe de lecture, conséquences multiples : une enquête s'est profilée, à Athènes, de nos jours, contre une secte qui cherche à faire resurgir les dieux du passé.

Qui est le Passeur ? Qui est l'Élu ? Et bien évidemment, qui est le Légionnaire ?

Il est conseillé de lire les tomes de la saga dans l'ordre.

Merci à tous ceux qui ont participé à la transformation de cette œuvre en thriller historique young adult, et qui se reconnaîtront : Fabio, Julie, Benoît, ainsi que mes bêta-lecteurs.

Tout particulièrement, merci à Takis, sans qui la Grèce moderne n'aurait pas les mêmes couleurs.

Merci à tous ceux qui supportent mes manies d'écrivain et qui soutiennent mon travail, au quotidien.

Il ne faut jamais renoncer, mais peaufiner, améliorer, corriger, le cas échéant. Les personnes qui m'ont aidée à finaliser cette nouvelle édition sont nombreuses. Je tiens à remercier tout

particulièrement Valérie, mon amie fidèle, et Quentin, mon graphiste génial.

À très bientôt, ami lecteur, sur les réseaux, ou à l'occasion d'un salon, en vrai. Car la littérature ouvre bien des horizons, aidant à surmonter les périodes anxiogènes.

Parfois, le quotidien est même source d'inspiration. La Grèce, après 2014, a connu une crise économique sans précédent, débouchant sur une véritable remise en question politique et religieuse.

Beaucoup de faits utilisés dans cette fiction sont inspirés d'événements réels. Mais lesquels ?

Acronymes utilisés dans la saga

ASTYNOMIA : police grecque urbaine

DIAS : police à moto

EKAB : urgentistes

E.K.A.M : section antiterroriste

TMIMA : hôtel de police

Deux époques alternent :

HODIE : le présent

OLIM : le passé

Pour clarifier la narration, les parties se déroulant dans l'Antiquité sont en italiques.

Cette œuvre reste une fiction dont l'inspiration est antique et mythologique. Pour les besoins de l'intrigue, l'auteur reconnaît avoir édifié un amphithéâtre à Athènes, alors qu'un tel lieu n'existait pas.

Un index des personnages figure en fin d'ouvrage, et de nombreuses notes de bas de page vous renseigneront sur les éléments de la vie quotidienne dans l'Antiquité grecque.

Avertissement au lecteur

Dans une Grèce antique et mythologique, aux alentours de 430 avant J.-C., un groupuscule de vampires nommé « les Légions d'Hadès » appartient à l'entre-deux-mondes.

Une jeune Athénienne agonisante a signé un pacte avec Hadès ; elle est renvoyée sur Terre pour mener à bien sa vengeance.

Pour les besoins de l'intrigue, l'auteure a pris certaines libertés historiques. Ainsi, par exemple, elle reconnaît que les amphithéâtres en pierre furent construits postérieurement au siècle de Périclès. Le premier édifice de cette nature, dévolu aux combats de gladiateurs, fut bâti à Pompéi en 80 avant J.-C.

Prologue

Athènes ; E.F.A (École Française d'archéologie)

Il crut voir une ombre se faufiler dans le jardin.

Il reposa le volume très précieux sur son pupitre et s'approcha des verrières de la bibliothèque.

Rien. Il avait dû rêver. Il avait les nerfs à vif depuis qu'il avait restauré le Livre. Son travail avait été minutieux, appliqué, mais lui-même s'était-il montré digne de cette mission d'importance ?

Il avait désiré de tout son être sentir la caresse des feuillets de parchemin ; ses doigts s'étaient attardés sur le cuir qui recouvrait un tel trésor.

Il ne l'avait pourtant pas lu. Ah non ! Il savait qu'il n'avait pas acquis ce droit. Seul le gardien du Temple pouvait prendre connaissance des inscriptions héraldiques. Il s'était occupé de la reliure.

Même sans en avoir parcouru le contenu, il avait perçu combien l'objet était puissant. C'était le dépositaire de toutes les croyances du passé. Une vraie bible. Et les hommes seraient bientôt prêts à se tourner de nouveau vers les vrais dieux. Il en était persuadé.

Un bruit le fit sursauter, encore. Il scruta la pénombre autour de la bibliothèque. Il était anxieux. L'école d'Athènes était vraiment un bel édifice, et les jardins avaient ce charme apaisant

des enclaves de verdure au milieu de la capitale polluée, agitée.

Il n'aurait pas dû sortir le Livre. Il s'était montré curieux, orgueilleux. Si on découvrait qu'il était de nouveau venu contempler le résultat de son travail, il se ferait réprimander, c'était certain. Son statut de directeur d'études ne le protégerait pas.

Le professeur s'apprêta à ranger le grimoire dans son coffret de chêne blond pour le glisser de nouveau dans la petite trappe, dissimulée sous le tapis de moquette beige qui recouvrait le parquet de la pièce.

Il n'en eut pas le temps.

Lorsque les dents se plantèrent dans son cou, Nikopoulos émit un râle sordide, dans cette pièce lumineuse et emplie d'ouvrages dépositaires de bien des savoirs.

PREMIÈRE PARTIE
Les étudiants

Hodie¹ : Athènes ; fin septembre 2016

Graciella prit une grande inspiration. À la sortie de l'aéroport, elle avait emprunté le métro, et elle était impatiente de se retrouver à l'air libre pour contempler Athènes. L'étudiante descendit avant le terminus, à la station Syntagma, dans l'idée de marcher jusqu'au domaine universitaire en remontant le cours Venizelou.

L'espace suburbain lui avait donné un avant-goût du contraste omniprésent à Athènes ; sortant des quais sobres, épurés, elle s'était étonnée de voir des objets extraits des fouilles exposés dans des vitrines, mis à l'honneur. C'était comme un musée sous terre. Le sol de la station était carrelé d'ocre et de brun, en des motifs géométriques intemporels. Dès qu'on se retrouvait dans la ville moderne, pourtant, la saleté des trottoirs, le délabrement de certaines façades et les tags défigurant les murs d'Athènes rappelaient que la crise européenne faisait rage, ici comme ailleurs.

Passé et présent se superposaient, et la cité n'en finissait pas d'évoluer pour s'adapter aux contraintes contemporaines.

Graciella ne fut pas déçue : aucune capitale européenne ne pouvait rester indéfiniment figée dans son écrin architectural d'un autre âge. Instinctivement, une fois à la surface, la jeune femme se sentit chez elle.

Elle avait commencé ses études à Rome. Les deux villes étaient comme des sœurs.

¹ De nos jours.

Des effluves de fleur d'oranger s'échappaient des salons de thé, et couvraient les odeurs de gaz d'échappement des rares voitures pouvant encore payer leur carburant. Des taxis, pour la plupart. À l'ouest de la place, si elle s'autorisait un détour en direction de Monastiraki, Graciella pourrait apercevoir l'Acropole.

Un pincement au cœur accompagna sa première vision des ruines grandioses. Bien sûr, elle regretta la présence d'échafaudages, et la distance limitait l'observation, mais elle était venue à Athènes pour vivre des instants intenses à l'instar de celui-ci. Sa gorge se serra. Du haut du Parthénon, outragé par les ravages du temps, plus de deux millénaires la contemplaient, elle, la petite Italienne qui faisait ses premiers pas dans la cité. Graciella savait que la blancheur marmoréenne était due à l'érosion de siècles de pollution et d'aléas climatiques. Elle s'imagina le temple bariolé de couleurs, presque outrancier. On était habitué depuis longtemps à admirer des vestiges nus, dépouillés de leurs fioritures, rongés par l'acidité des pluies, couleur crème.

Graciella eut les larmes aux yeux à l'idée qu'elle se trouvait où elle avait décidé d'être ; libre, jeune et passionnée.

C'était beau, cette ville bigarrée aux touches orientales, aux constructions à la fois vétustes et modernes. Bâtiments et monuments classiques jouxtaient des immeubles délabrés. Dans les ruelles éloignées des axes principaux, les œuvres de *street art*² la laissèrent perplexe : était-ce un

² Graffiti et œuvres dessinées par des artistes anonymes, dans les rues de la capitale (art de rue, traduction de l'anglais).

sacrilège ou une célébration de la créativité des nouvelles générations ?

La chaleur matinale était déjà lourde. Graciella se sentit soudain à bout de souffle, du fait de l'émotion ou de la pollution. Elle devait se présenter au pied de la statue qui magnifiait les marches de l'université. Elle avait rendez-vous avec deux étudiants référents de l'ESN, Erasmus Student Network, qu'elle avait contactés par internet. Dans chaque cité universitaire, un réseau de jeunes permettait aux nouveaux arrivants de comprendre quelles formalités étaient indispensables, et les ambassadeurs suggéraient des idées de fêtes et de virées touristiques dans le pays.

La jeune femme allait vivre à Athènes quelques mois et s'inscrire aux cours d'histoire antique. Elle devrait se montrer assidue, pour toucher sa bourse. Tout un programme.

Environs de la Kapodistriani UoA³ ; 27 octobre 2016, 22 heures 30

Ils s'étaient retrouvés, comme chaque soir, tous les cinq, pour manger la *pitta* et les *souvlaki*⁴ dans le snack Kalamiki d'Athènes.

Ils étaient vite devenus inséparables. Hormis Milos, les autres jeunes gens étaient tous colocataires. Ils ne se connaissaient pas encore, quatre semaines plus tôt.

Hans était Allemand. Il avait vingt et un ans. Il venait de Munich, et son français avait des consonances très gutturales qui ne laissaient pas Dorothée indifférente.

La jeune Française de dix-neuf ans arrivait de Lyon. Elle possédait des cheveux cuivrés dont les reflets se mariaient très bien avec la saison automnale.

Miguel aurait voulu lui en faire compliment en français, mais ce Madrilène de vingt ans maîtrisait mal la langue de Molière. Ils communiquaient entre eux en grec, et lorsqu'ils étaient trop fatigués, en anglais.

Graciella avait sympathisé avec ces jeunes gens. Tous suivaient les cours dans le cadre du programme Erasmus. Ils s'étaient installés dans un petit appartement près de la station de métro Megaro Moussikis. Leur bourse permettait de payer le loyer et l'ambiance d'auberge espagnole leur plaisait.

3 Université d'Athènes

⁴ Sandwichs et plats de restauration rapide grecs

Miguel n'osait pas avouer à la petite Française qu'elle était charmante. Le jeune homme était très grand ; sa minceur paraissait incongrue. Pourtant, il dévorait ses repas comme un ogre. Il se tenait un peu voûté pour s'excuser de prendre tant de place.

Il était métis, car son père venait des Antilles, tandis que sa mère était espagnole. Ses dents ressortaient sur sa peau café au lait comme une rangée de perles sur le cou d'une jolie fille. C'était un garçon timide mais attachant et Hans avait tout de suite compris qu'ils allaient être bons camarades.

On pouvait compter sur Miguel dès lors qu'il vous considérait comme quelqu'un de sa famille. Or, ils faisaient tous partie d'une même bande. Milos, le fils du professeur Nikopoulos, était venu compléter leur troupe de mousquetaires.

Chacun avait une revanche à prendre sur la vie, ou tout simplement une place à trouver.

Miguel avait toujours été très proche de son frère cadet, Carlos. Ensemble, ils avaient connu des temps durs. On les rejetait souvent à cause de leur physique exotique. Les deux frangins partageaient un souvenir très positif : ils avaient eu le privilège de rencontrer Lionel Messi en mars 2015 à la remise de son Ballon d'or à Barcelone. C'était un ancrage nostalgique quand Carlos manquait cruellement à Miguel.

Graciella était originaire de Milan. L'étudiante avait déjà voyagé dans plusieurs capitales pour ses études ; elle était émancipée, débrouillarde et organisée. Elle ne s'était pas démontée lorsqu'on leur avait annoncé que la rentrée serait retardée par une longue grève.

Les élèves devaient s'insurger contre l'annonce de la réduction des effectifs de fonctionnaires dans le cadre de la politique d'austérité. Ce mois d'inactivité avait été l'occasion d'améliorer leur grec pour obtenir le certificat d'aptitude aux cours, délivré par l'UoA. C'était une exigence universitaire de parler couramment la langue du pays.

L'Italienne attirait le regard. Brune, mystérieuse, sous une frange épaisse, Graciella était belle mais nullement arrogante. Elle avait toujours un compliment pour les uns et les autres. De cette manière, elle était appréciée de tous. Elle mettait en avant la force de Hans, qui pratiquait la musculation.

Le colosse lui plaisait. Ses biceps pouvaient s'avérer utiles et malgré sa carrure, l'Allemand alliait précision et délicatesse dans ses mouvements quand il s'agissait de dégager un objet à demi enterré sous des vestiges.

Graciella félicitait Miguel pour ses progrès en grec, et elle était devenue amie avec Dorothée au point de tout partager : maquillage et confidences.

La petite Française avait la grâce d'une poupée. On aurait dit une danseuse. Les gens tombaient immédiatement sous son charme, comme devant un jeune enfant ou un petit chat.

Dorothée inspirait la tendresse ; Graciella, elle, suscitait la passion. Les hommes étaient fous de désir pour son corps, quel que soit leur âge. L'Italienne s'amusait du pouvoir qu'elle avait sur eux. Elle voulait se sentir aimée. Elle avait besoin d'être entourée.

Milos, le fils de leur enseignant, était un jeune homme au visage imberbe, qui ne faisait pas ses vingt ans.

Il assistait son père dans ses recherches depuis tout jeune, à Delphes, et à présent qu'il était lui aussi étudiant à la Scholi Archeologias⁵ de l'UoA, il s'apprêtait à marcher sur ses pas.

La bande d'étudiants Erasmus l'avait pris pour guide, avec la tendresse qu'on éprouve pour un frère.

Milos avait fait découvrir aux quatre jeunes gens les endroits branchés de sa ville : bars, boîtes de nuit, expositions.

Actuellement, ils parlaient cinéma, et le débat s'animait. La conversation provoqua une vague de fous rires, de protestations bruyantes, de déclarations tonitruantes, en faveur d'un réalisateur ou d'un genre porté à l'écran. Les yeux brillaient. La verve de la jeunesse les transportait.

Soudain, Dimitri, un thésard de l'université dont Nikopoulos supervisait les études, pénétra dans le snack, le visage défait.

Le silence fut instantané.

— Milos ! On te cherche partout ! Viens ! Il s'est passé quelque chose de terrible...

⁵ C'est le département d'Archéologie. Le mot « scholi » a donné « school », ou « école ».

E.F.A (École Française d'archéologie)

Il ne devait pas rester là. Il avait appris depuis son réveil que le monde avait changé.

La guerre avait cessé. Il n'y avait plus de soldats dans les rues. Du moins, plus autant. Les seuls militaires qu'il avait croisés paraissaient costumés. Ils étaient vêtus de tissu en coton. Ils ne portaient plus de casque ni de cuirasse et leur équipement semblait plus honorifique qu'utile. Ils semblaient vouloir aider les gens. Le peuple, lui aussi, paraissait différent. Les civils portaient de drôles de vêtements.

Partout circulaient des engins métalliques, bruyants, dont s'échappaient des volutes de fumée asphyxiante. Il voyait beaucoup de ces démons de métal dans la capitale.

Il n'arrivait pas à s'y habituer. Et il ne comprenait pas les conversations des passants :

— Eh oui, c'est la crise ! Y'en a qui feraient n'importe quoi pour survivre. La team DIAS⁶ parade partout. Les motards ont la route pour eux.

On avait donné l'alerte. Il avait l'ouïe fine. Il avait entendu crier, à l'intérieur de l'édifice.

Une voix féminine. Une esclave, sans doute. Il y aurait toujours des gens pour entretenir les bâtiments publics, nettoyer les sols, faire les corvées ingrates.

⁶ La police en moto.

Sa mission était réussie, de toute façon. Il devait s'enfuir.

Il avait récupéré le Livre. Il pourrait le rapporter à qui de droit. Le Maître serait content.

UoA ; 23 heures

Graciella posa la main sur l'épaule de Milos en essayant de transmettre à son ami le peu d'espoir qu'elle avait réussi à rassembler, au prix d'un grand effort sur elle-même pour ne pas paniquer.

La pâleur du visage de Dimitri inquiéta les étudiants. Le thésard paraissait décomposé, et sous les boucles emmêlées de ses cheveux châtain, sa peau était cireuse et ses yeux semblaient pochés. La jeune fille eut un soupir de compassion.

Milos se dégagea de l'étreinte de Graciella et bondit vers la porte, décidé à se rendre à la Scholi à pied s'il le fallait. Mais ses amis le persuadèrent de sauter dans le métro.

Trois arrêts, et un changement de ligne plus loin, ils débouchèrent à l'air libre. La foule se pressait encore autour de la station Panepistimio. La ligne 2 du métro était bondée, même à onze heures du soir. Beaucoup d'étudiants étaient restés dans le centre-ville, et mangeaient dans les parages de la fac avant d'aller profiter de leur jeudi soir, puisqu'exceptionnellement, les boîtes d'Athènes seraient ouvertes en cette veille de jour férié.

Hans, Miguel, Dorothée et Graciella se lancèrent sur les pas de Milos jusqu'à l'École française d'archéologie.

Le jeune Grec courait en remontant la rue Sina. Les passants s'écartèrent devant le groupe, intimidés par l'hétérogénéité de leurs origines - un métis, un grand blond, une petite rousse, une brune plantureuse et un gamin qui semblait du coin - et par l'impression d'urgence qui émanait

de leur attitude. Une catastrophe était imminente, ou bien elle venait de se produire.

Des étudiants chypriotes qui les reconnurent s'approchèrent. Des bribes d'informations parvinrent à nos amis.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Milos.

— La team DIAS est là.

— Les flics ? Pourquoi ?

— On a vu passer les motos, puis l'EKAB⁷.

— Les urgentistes ? s'affola Milos en déglutissant difficilement.

— C'était un fourgon jaune, on te dit. Il doit y avoir un blessé.

À ce moment-là, un véhicule blanc et bleu, une Xantia qui avait l'air d'être en service depuis des années, arriva, actionnant un deux-tons inquiétant.

Milos blêmit.

La voiture, c'était banal. On pouvait avoir appelé les flics pour constater une dégradation, pour contrôler qu'il n'y avait pas eu d'intrusion, si l'alarme de surveillance de la bibliothèque ou de la salle des collections antiques s'était déclenchée.

Un fourgon de l'EKAB et un véhicule de police alors que la team DIAS était sur place, c'était grave. Cela supposait qu'il fallait sécuriser les lieux, qu'il y avait des victimes et qu'on allait mener une enquête.

D'ailleurs, un cordon délimitait le périmètre de sécurité et empêchait la foule de pénétrer dans la Scholi.

⁷ C'est l'équivalent du SAMU (ambulance d'urgentistes).

— Circulez, les jeunes. L'école est fermée !
lança le chef des opérations, un peu hautain.

Sur son insigne, le grade de lieutenant-général expliquait la condescendance avec laquelle il s'adressait à la petite équipe. Cet homme était coiffé à la militaire. La raideur de sa posture trahissait des années de discipline.

Avec un regard affligé, ce supérieur dévisageait le capitaine qui allait prendre en charge l'enquête : l'allure négligée du ventripotent policier lui déplaisait.

Le lieutenant-général congédia les motards, indiquant que son équipe allait prendre le relais ; il jetait des coups d'œil dans le périmètre de l'école, attendant les médias de l'ERT⁸ ou du MEGA, qui ne manqueraient pas de venir constater qu'il était sur le terrain, toujours disponible pour accomplir son devoir.

Nos étudiants jetèrent un regard paniqué au capitaine et à ses acolytes : un homme chauve bodybuildé et une femme qui n'avait pas l'air d'en être une.

Ces deux flics avaient sorti un appareil photo, un carnet, et vaquaient à leurs occupations en effectuant des allers-retours entre les véhicules et l'intérieur du bâtiment. Leurs chaussures étaient recouvertes d'une protection plastifiée pour pénétrer dans les locaux de l'institut, et leurs mains étaient gantées. Il ne leur manquait qu'un masque sur le nez pour ressembler à une équipe sanitaire d'urgence. C'était flippant, et le teint de Milos devenait de plus en plus blanc au fur et à mesure que les secondes s'égrenaient.

⁸ Chaînes de télévision grecques.

— Je... je viens voir mon père, balbutia le garçon, le visage décomposé.

Il était à peine audible. Au-dessus de son œil gauche, sa paupière battait d'une manière incontrôlée.

Le lieutenant-général fit un signe de la main explicite pour chasser les étudiants, comme s'il s'agissait d'un essaim de mouches. Il n'avait pas entendu les marmonnements du jeune homme.

— Filez, gamins. Profitez de votre soirée. On a été à votre place aussi. Demain, c'est repos. Gloire aux courageux Grecs qui ont refusé l'allégeance à Mussolini. On sait ce que c'est, la fièvre du week-end. Ce sont trois jours de fête, pour les jeunes de votre âge. On compte peu de vrais patriotes, dans les moins de trente ans. N'est-ce pas, Manolis ?

Le capitaine, la cinquantaine, hochait la tête. Il faisait partie de ceux qui profitaient des jours fériés pour faire une grasse matinée, ce qui lui permettait de bien arroser ses soirées. Il ne se sentait pas concerné par la politique, mais comprenait qu'il valait mieux ne rien dire de ses opinions, de son train de vie et de son absence de passion pour des causes qui avaient dû enflammer son supérieur depuis que ce dernier s'était enrôlé au service du pays.

D'ailleurs, qu'est-ce que Ganapoulos fichait sur le terrain, lui qui était monté si haut dans la hiérarchie ? Il occupait son temps ordinaire entre des déjeuners mondains et des parties de golf avec les ministres du gouvernement. D'habitude, il ne sortait de sa tour d'ivoire que pour les communiqués de presse. Et là, il les avait appelés pour leur demander de faire un crochet jusqu'à son bureau puis il les avait escortés sur les lieux du crime.

Attendait-il les journalistes, sur le pied de guerre ?

Ou alors — Manolis frissonna — on l'avait dénoncé et le grand chef voulait voir s'il n'était pas trop imbibé. Cela se pouvait-il ?

Bien sûr, le capitaine était conscient de s'être un peu laissé aller, ces deux dernières années, mais on ne devait pas lui faire de reproches, vu les circonstances. Il avait perdu son fils. Satané accident ! Il n'avait rien pu empêcher.

Manolis Niagas se reprit. Il n'avait jamais été complètement éméché en service. Il était toujours lucide. Enfin, il tenta de s'en persuader.

Les gamins lui faisaient pitié. Il avait toujours été sensible à la détresse des gens. Il avait entendu le jeunot parler de son paternel. Que voulaient ces étudiants, déjà ? À cette heure, l'E.F.A. était fermée.

Manolis dévisagea le groupe. Deux jolies filles, d'un style différent, accompagnaient les garçons.

— Vous n'êtes pas d'ici, vous ? Que venez-vous faire en Grèce ?

Le lieutenant-général fit une moue sceptique. Cela ne lui plaisait pas que son subordonné fasse la causette au lieu de rejoindre ses enquêteurs, en train d'examiner la scène de crime. Il fallait avoir le souci des priorités. L'ancien militaire parvenu à la tête de l'Astynomia⁹ haussa le ton :

— Ouste ! Allez faire la fête plus loin, les jeunes. Ne traînez pas dans les parages. On pense qu'un barjot circule dans le coin.

⁹ La police (de la ville : « asty »). Elleniki astynomia signifie la police grecque.

— Mais... protesta Graciella, habituée à minauder pour parvenir à ses fins.

— On t'a dit qu'il n'y avait plus personne ici, ma jolie. Sauf la victime, évidemment... répliqua Ganapoulos.

Milos bouillonnait d'inquiétude et de colère, incapable de parler. Hans et Dorothee restaient médusés. Graciella reprit :

— Justement.

Un silence pesant comme une chape de plomb englua la scène dans un malaise de plusieurs secondes.

Contre toute attente, c'est Miguel, d'ordinaire un peu lent à réagir, qui expliqua la situation le plus calmement possible, en détachant les syllabes, s'efforçant d'employer le grec correctement :

— Nous voulons savoir comment va le professeur Nikopoulos. C'est le père de mon ami.

Un rictus de sympathie tordit la bouche du capitaine de police. Il s'en était douté. Il avait devant lui le fils de la victime.

Le flic avait été confronté à bien des drames. Il n'était toujours pas blasé vis-à-vis de la détresse humaine. Sa femme lui disait souvent que la compassion dont il savait faire preuve était une qualité. Manolis Niagas en doutait.

— Gamin, il faut que tu sois fort... commença-t-il.

Sur la plaque de la voiture, les lettres EA, abrégant Elleniki Astynomia, se mirent à danser devant les yeux de Milos. Sa vue se troubla. Le numéro 999 qui répertoriait la Xantia comme un véhicule de police ressembla bientôt à un 666

dans son cerveau en train de délirer. Le Mal le frappait.

Le garçon sentit qu'il allait s'effondrer.

Hans retint in extremis son ami avant que son corps ne vienne heurter les pavés.

*

* *

23 heures 55

— Papa ?

La réalité sauta aux yeux de Milos avec une évidence telle qu'il sentit son cœur se briser en mille morceaux, une nouvelle fois. Ce serait ainsi chaque fois qu'il réussirait à oublier, dans un moment d'accalmie, qu'on venait de lui arracher son père.

— C'est pas vrai ? Dites-moi que c'est un cauchemar... Ça ne peut pas être arrivé... Pourquoi ?

Il n'y avait pas de bonne réponse à une question comme celle-là.

— Respire, calme-toi, l'apaisa Graciella.

Milos réalisa que la belle Italienne le tenait dans ses bras. Il se blottit contre sa poitrine, par réflexe, et grogna :

— Laissez-moi mourir...

— Allons, ne dis pas ça. Pense à ta mère... réagit Dorothée.

Le garçon se tourna vers ses deux amies. Il eut un étrange sourire, si triste qu'il en faisait mal au cœur. Graciella frissonna. Milos comprit qu'il leur

devait quelques explications. Il n'avait jusque-là révélé que peu de choses sur lui.

— Elle ne sait même pas si je suis toujours en vie. Je ne l'ai pas vue depuis six ans. Elle est partie, un soir.

— Je l'ignorais, s'excusa la petite Française.

Graciella, elle, sursauta comme si un taon l'avait piquée. Elle respira profondément, puis se ressaisit. Leur ami se retrouvait presque orphelin. Il fallait qu'elle soit forte pour l'aider.

Le regard de Milos se figea : il devint vide. Sa lèvre inférieure tremblait. Le garçon était comme absent. Plongé dans des souvenirs bousculés.

Les scènes de dispute, la solitude de son père une fois sa mère partie... Il se remémorait sa vie telle qu'elle avait été : les bons souvenirs, les mauvais. Que resterait-il lorsque sa mémoire se serait étiolée ?

Autour des étudiants choqués, la police s'affairait. Milos oscillait entre des moments de tétanie et des bouffées d'hystérie. Il avait besoin d'une aide médicale.

— Ce n'est pas facile de vivre avec pap... Ce n'était pas facile... Il va falloir que j'apprenne à en parler au passé.

Des larmes s'échappèrent des yeux du garçon. Il essaya de les cacher.

— Tu as le droit de pleurer, tu sais. Graciella se voulait compatissante, câline, aimante. Mais cette fois, la magie du regard de la jeune fille, posé sur lui, n'opéra pas.

Le Milos d'avant s'était comme éclipsé, dans ce corps devenu une simple gangue vide. Il resta accablé. On lui avait dit qu'il pourrait voir son

père lorsque le défunt serait transféré. Entouré de ses amis, le garçon attendait.

Hans et Miguel se sentaient impuissants.

Alors ils tournaient en boucle dans leur tête les éléments qu'on venait de leur transmettre, sans parvenir à en intégrer la réalité. C'était tout simplement inconcevable, obscène et tragique. Démunis face à l'incongruité de la situation, les jeunes gens s'étaient obligés à réagir en scientifiques, à chercher à savoir, à comprendre.

Si le père de leur ami avait fait un malaise ou qu'il avait été victime d'un accident, ils auraient accusé le sort, auraient noyé leur chagrin à coups de bière et se seraient dit que la vie était bien brève et qu'il fallait en profiter pleinement. Et peut-être qu'un jour, Milos aurait pu accepter ce malheur dans son quotidien.

Mais comment vivre avec l'idée que son père avait été tué ? Pourquoi s'en était-on pris à lui ?

La respiration de Milos devint saccadée. Son état était critique. Il fut pris en charge par l'équipe des ambulanciers. On le mit sous oxygène et on lui donna un tranquillisant.

Le lieutenant-général n'avait pas traîné sur les lieux. En démagogue, il avait constaté le meurtre puis il avait mis en place la procédure d'instruction afin que Niagas puisse enquêter sur cet homicide. Dès que les journalistes avaient débarqué, Ganapoulos s'était empressé de donner une conférence de presse devant l'E.F.A.

Le capitaine avait constaté que les mots haute priorité et discrétion demandée apparaissaient en bas de la feuille, soigneusement calligraphiés. Pour la deuxième fois, Manolis Niagas se demanda ce qui motivait son chef à donner des

recommandations inutiles. Son équipe était toujours efficace et discrète.

Il devait s'agir d'un test pour le surveiller. Un ennemi avait dû le dénoncer auprès de ses supérieurs en évoquant son addiction à l'alcool. On surveillait ses résultats, voilà ce que Manolis devait comprendre.

Dès que Ganapoulos fut parti, le capitaine vida sa thermos d'ouzo en quelques rasades, et il exigea un rapport de ses deux agents de terrain. Il résoudrait cette affaire, comme on le lui demandait. Il en était capable, à condition d'avoir un remontant. C'était ainsi. Un jour, il pourrait peut-être se passer d'alcool. Mais pour le moment, il n'était pas prêt.

Les flics se tenaient à quelques dizaines de mètres des jeunes gens qui entouraient Milos Nikopoulos, assis à l'arrière du véhicule jaune des ambulanciers de l'EKAB. Miguel avait l'ouïe fine. L'air de rien, la plupart du temps, il écoutait tout ce que les gens disaient. Il glana donc de précieuses informations.

La femme entre deux âges parlait très bas. Il était difficile de percevoir ses paroles. Elle était assez laide, dénuée de féminité, mais il sembla au jeune Espagnol qu'elle s'était montrée très observatrice. Elle avait dessiné plusieurs croquis, s'était étonnée de l'absence de sang sur la scène de crime. Même si cette dernière information étreignit la gorge de Miguel au point qu'il en éprouvait de la nausée, le garçon s'intéressa à cet élément. Comment le professeur avait-il été tué ? Quelle était sa blessure ?

Manolis Niagas appela son inspectrice : Georgia. Visiblement, il trouvait que cette absence de sang posait problème, et il se grattait

la tête vigoureusement, comme pour mieux réfléchir.

L'autre flic, pas aussi musclé que Hans, tout de même en très bonne forme physique, avait photographié la scène sous tous les angles, et il s'était même approché des gamins pour leur tirer le portrait afin d'établir une fiche sur chacun d'entre eux. Il s'était présenté sous le nom de Chrysostomis.

Miguel transmet à ses camarades toutes les informations qu'il avait réussi à recouper. Et voici le premier constat : le professeur avait été retrouvé saigné à blanc dans la bibliothèque de l'école d'archéologie.

Un fou devait rôder. Cet homme avait sans doute un chien à ses côtés. Une bête féroce.

L'animal avait attaqué le professeur Nikopoulos aux abords de l'école. On ne comprenait pas pourquoi le meurtrier avait ensuite traîné son corps dans la bibliothèque...

Nikopoulos ne pouvait pas avoir été tué sur place : il n'y avait presque pas d'hémoglobine sur le parquet de la salle. Le mystère était qu'on ne trouvait pas non plus de scène de crime à l'extérieur du bâtiment. Or, le tueur ne pouvait pas avoir assassiné le professeur à une grande distance de l'E.F.A.

Les ambulanciers enlevèrent le corps. Emballé dans une housse, sur une civière, le père de Milos avait presque l'apparence d'une momie. Pour un archéologue, c'était ironique, songea tristement Graciella.

Les secours avaient enveloppé autour de Milos une couverture de survie, car le garçon, en état de choc, tremblait de tous ses membres.

Georgia pensa à lui servir une tasse de boisson chaude. Elle voulut utiliser la bouteille thermos de Manolis Niagas, mais le capitaine eut un geste vigoureux de protestation ; elle se rabattit donc sur l'autre récipient, qui contenait du thé. L'inspectrice haussa les épaules. Un jour, il faudrait qu'elle ait une conversation sérieuse avec son chef, cependant elle ne voyait pas bien comment lui dire qu'elle s'inquiétait pour lui sans le vexer. Elle servit le garçon et voulut le reconforter.

— Il n'a pas souffert, mentit-elle. Nous allons retrouver celui qui a fait ça à ton père.

— Est-ce que ce pourrait être un animal seul ? Je veux dire... Est-on sûr qu'il y avait un homme ? lui demanda-t-il. Ça ne pourrait pas être... un accident ?

Étonnée, Georgia voulut savoir comment les informations avaient déjà fuité. Le jeune lui fit peine. Elle s'autorisa un commentaire :

— Quelqu'un était ici. Avec un chien-loup. Je ne peux pas révéler de détails. Tu comprends, c'est une enquête. Pas envie que la presse délire au sujet d'un loup-garou et qu'on affronte une psychose. N'en parle pas, veux-tu ? Tu as l'air d'être un brave gars. Tes amis aussi. D'où viennent-ils, déjà ?

Aucun n'ouvrit la bouche. On verrait plus tard. Ce serait l'objet d'une fiche de police. L'enquête ne pouvait faire aucune impasse.

— Retrouvez l'enfoiré qui a fait ça ! C'est tout !

Des larmes perlaient aux yeux de Milos. Il avait posé sa main, un peu au hasard, à l'endroit où il supposait que le bras droit de son père se trouvait, sous le linge blanc qui l'emballait.

Il accompagna Nikopoulos dans son dernier voyage, tel qu'il l'avait toujours fait. En bon élève. En fils obéissant.

Georgia hocha la tête. Les policiers le laissèrent à son chagrin, comprenant également sa colère, en silence.

Le fourgon de l'EKAB allait démarrer. Sans se presser, les urgentistes conduisirent le professeur et Milos jusqu'à l'hôpital Evangelismos, où un légiste constaterait le décès, survenu une heure trente plus tôt, ce même soir.

Lorsqu'ils surent quelle était la destination du convoi, les étudiants proposèrent à Milos :

— Viens dormir chez nous, cette nuit.

Milos n'était pas en état de refuser l'aide matérielle et le soutien psychologique que pouvaient lui apporter ses amis. Il approuva, avec lassitude, ne pouvant pas se départir de cette sensation qu'une partie de lui venait de se briser. Il se sentait en danger.

C'était son enfance qui venait de s'envoler.

Appartement en colocation, Ilissia ; 28 octobre 2016, 9 heures

Milos se réveilla sur un canapé tellement avachi qu'il en devenait confortable. Il s'étonna d'avoir bien dormi. Lui qui pensait que le sommeil ne viendrait jamais le libérer de sa douleur...

Elle fut si forte ce matin, lorsque le sentiment de perte s'imposa à son esprit, qu'il se mordit la lèvre pour ressentir une gêne physique et non cette intense sensation de peine. Le goût du sang dans sa bouche l'apaisa un instant. Il ouvrit ses sens au monde extérieur pour s'empêcher de sonder son âme. Mais bien vite, il se renferma sur son malheur, assommé par l'impression de normalité qui régnait chez ses amis.

Une odeur de café ragaillardissait les cœurs, sauf le sien, brisé pour de bon. Milos entendait Hans et Miguel se chamailler comme des gosses pour obtenir le dernier cookie du paquet. Tous les deux essayaient de tamiser leur voix, mais l'accent chantant de l'Espagnol et les consonances gutturales de l'Allemand traversaient le coussin que Milos avait fini par tenir sur sa tête pour s'isoler de ce bonheur pour lequel il n'était pas prêt. Il se sentait exclu de ce monde.

Le jeune homme songea avec amertume que le plaisir de boire une tasse du breuvage, même fort et sucré comme il l'aimait d'habitude, ne rafistolerait pas les débris de son univers qui venait de voler en éclats.

Son père venait d'être assassiné. Alors que le chercheur n'avait jamais fait de mal à quiconque. C'était un éminent archéologue. Ses étudiants le trouvaient passionné et disponible. Aucune lettre

de menace n'avait jamais été envoyée. Les voisins témoigneraient de son sérieux, du côté rassurant et routinier de ses déplacements, et souligneraient que c'était un homme bon, à la vie bien rangée, qui ne gênait en rien le quartier, pas même par des nuisances sonores.

La maison n'était pas si éloignée. Les étudiants s'étaient logés au nord du quartier Ilissia. Mais Milos aurait-il le courage de remettre les pieds chez lui aujourd'hui ? Leur logis lui semblerait vide, abandonné, hostile.

L'ombre de sa mère y planait déjà depuis que Sophia avait claqué définitivement la porte. Le garçon avait fini par comprendre que sa maman ne reviendrait pas. Elle l'avait élevé, mais cela lui avait pesé comme un sacrifice. Elle aspirait à chanter, à devenir célèbre, partir en tournée. À l'approche de la quarantaine, Sophia avait décidé que le temps était venu de tout quitter pour percer.

Son mari ne s'intéressait qu'aux vieilles pierres et ses goûts avaient déteint sur leur fils unique. On disait du gamin qu'il vivait hors de son temps. Les voisins trouvaient qu'il avait une attitude étrange, des préoccupations différentes de celles de sa génération. À l'époque où sa mère était encore là, Milos était déjà passionné par la mythologie ; puis il s'était destiné à des études d'histoire, et il avait passé toutes ses vacances scolaires sur des chantiers. Chypre, Délos, Delphes, étaient des sites sur lesquels il avait crapahuté, été après été.

Sophia s'était peu à peu désintéressée de son fils et elle ne le contactait plus qu'une fois par an, pour son anniversaire. Si elle était restée, elle aurait vu son mari prier des divinités païennes, d'une époque révolue, et s'enfermer dans l'étude.

Milos n'avait pas de petite amie, et il ne fréquentait que des chercheurs. Il avait grandi guidé par un homme seul, dans une mentalité archaïque.

Le fantôme de son père pourrait-il trouver une place aux côtés de l'ombre de son épouse, dans la petite maison où le couple, au tout début de son mariage, s'était plu et aimé ?

Milos trouva enfin la force de se lever, une heure quinze plus tard. Il se frotta les yeux, s'ébouriffa les cheveux, grogna un borborygme ou deux qui avaient pour seul but de faire comprendre aux colocataires qu'il ne souhaitait pas discuter.

C'était vendredi. D'habitude, ils avaient cours. Mais c'était un jour férié. Les filles avaient quelques révisions à faire. Les garçons avaient prévu un footing au parc, pour s'oxygéner après une semaine d'études. Milos ne voulut pas les accompagner.

Il attendit un long moment que ses colocataires cessent de se houspiller, parce que Miguel voulait emporter un smartphone, au cas où il leur arriverait quelque chose, et que Hans trouvait cela débile et n'avait rien pour ranger son téléphone portable. Lorsqu'il le glissait dans son caleçon, l'appareil prenait l'humidité, avec la sueur. Le modèle de Miguel était parfait pour ce genre d'opération : un vrai smartphone de baroudeur. Le Torque KC-S701, de Kyocera, était waterproof, incassable, et il se rechargeait grâce à une batterie solaire.

Milos ne prêta qu'une oreille distraite aux échanges vifs des deux étudiants. Il ressentait une pointe de jalousie devant leur insouciance, leurs

faux problèmes, la banalité de leurs préoccupations. Il attendait de rester seul. Pour réfléchir au calme.

Le jeune homme savait que la police allait perquisitionner son domicile pour découvrir un éventuel mobile. Il s'était promis d'y aller. Il n'échapperait pas à un entretien avec le responsable de l'enquête. On allait chercher à le joindre.

Milos voulait consulter les messages de son fixe. Peut-être que la chasse à l'homme avait porté ses fruits. Et puis, il lui fallait récupérer les bracelets. C'était la seule possession importante pour son père.

S'il rentrait chez lui maintenant pour apporter son aide aux policiers, tout irait plus vite, et certaines extravagances du professeur continueraient d'être secrètes. Il est des choses qu'il est de bon goût de dissimuler.

Maison de la famille Nikopoulos, rue Ilission ; 17 heures

Manolis se triturait les méninges. Il commençait à se rendre compte que la situation n'était pas simple. Lorsque Ganapoulos l'avait désigné pour enquêter sur cet homicide à l'E.F.A, il n'avait pas trop su à quoi s'attendre : un décès lié à une querelle, un règlement de compte ? Le jeu, la drogue pouvaient être des mobiles au nom desquels on était capable de tuer. Il ne savait pas encore lequel serait le bon, mais il pensait pouvoir collecter des indices et trancher dans les trois jours en faveur d'un argument ou d'un autre.

Il s'était douté que l'affaire allait devoir être vite réglée, et discrètement. Sinon, il n'aurait pas reçu ce coup de fil inhabituel du lieutenant-général. Le professeur était-il l'ami d'un ami ? Ou bien était-ce l'histoire du chien-loup qui avait suscité la curiosité du fonctionnaire ?

La piste d'un agresseur accompagné d'un animal était originale. Le capitaine avait bien vu comment Chrysostomis avait réagi : le flic s'était montré fasciné par la morsure. Cette marque dans le cou de l'archéologue, le fait que la victime ait été vidée de son sang... La bestialité de la scène. C'était jouissif, obscène et stimulant à la fois.

Chrys était un amateur de photographie. Il prenait des clichés artistiques à ses heures perdues. Manolis le savait, car il avait effectué un splendide portrait de son fils, quelques années plus tôt. L'objet était devenu précieux, depuis son deuil. Quelques photographies de scènes de crime étaient parfois esthétiquement réussies, mais son chef lui avait clairement précisé, lors de leur

premier entretien, l'importance capitale de ne jamais diffuser un élément d'une enquête sur la toile. Et jusqu'à ce jour, rien n'avait filtré.

Chrysostomis maîtrisait l'outil technique et grâce à l'informatique, il pouvait craquer un mot de passe ou s'immiscer dans la vie privée d'un de leurs suspects. Avec discernement. La subtilité était de savoir ce qui était acceptable ou immoral.

La principale découverte de l'équipe de flics devait rester secrète : la carte de visite laissée entre les doigts du cadavre prouvait l'implication d'un humain.

Il s'agissait d'une sorte de faire-part, dans la main droite du mort. Une provocation à l'égard des enquêteurs. Cela ne les renseignait sur rien. Le carton était entièrement noir.

Depuis qu'il avait intégré l'EL.AS (l'Helleniki Astynomia) en 1984, lorsque la gendarmerie et la police des villes (la Poleôn) avaient fusionné, Manolis n'avait jamais eu un cas comme celui-là à résoudre.

La bête était introuvable. L'homme n'avait laissé aucune empreinte digitale. Aucun cheveu. Aucun fluide.

Le corps du professeur avait un teint bleuté, et des traits épouvantés. Son visage était resté figé en un rictus de peur et cette vision hanterait le capitaine durant des années.

Le lieutenant général leur mettait la pression afin de retrouver le chien qui avait été dressé pour attaquer et saigner des humains. Intuitivement, Manolis appréhendait qu'il y ait d'autres victimes. Il disposait d'un sixième sens, qui lui soufflait à l'oreille, par exemple, que la moussaka de sa femme Daphné serait trop salée, ce soir.

La battue des premières heures n'avait donné aucun résultat. Le quartier avait été fouillé de fond en comble. Les habitants étaient même sortis donner un coup de main pour traquer un animal qu'on décrivait comme un monstre de conte de fées. À part deux chiens errants, pelés, boiteux, hargneux mais malingres, affamés, on n'avait pas découvert de bête repue qu'on aurait dirigée sciemment contre un homme.

L'enquête s'était alors orientée sur la personnalité du professeur. Nikopoulos avait-il des ennemis ? Quelqu'un aurait-il pu lui vouloir du mal ?

Manolis se frotta le ventre. Il avait déjeuné quatre heures plus tôt, mais déjà la faim commençait à se manifester. Daphné n'avait pas tort de lui faire remarquer qu'il s'empâtait. Mais était-ce sa faute s'il avait toujours la fringale ?

Une corne de gazelle ou deux ne lui auraient pas déplu, accompagnées d'un doigt d'ouzo.

Le capitaine devait inspecter le domicile de la victime avant de s'offrir un goûter. Il voulait se faire une idée du mode de vie du professeur. Maniaque du rangement ou pas ? Adeptes de sport, collectionneur d'armes, philatéliste ?

Nikopoulos avait-il reçu du courrier inquietant ? S'adonnait-il à des vices tordus ? Possédait-il des accessoires SM¹⁰ dans le tiroir près de son lit ?

Le gosse, Milos, faisait de la peine. Fasciné par son paternel, dont il avait suivi la voie, il était forcément sous le choc de sa disparition.

Nikopoulos n'avait peut-être rien à se reprocher, après tout. Sinon des affinités avec

¹⁰ Sadomasochistes.

quelqu'un de l'entourage du lieutenant-général, apparemment.

Manolis héla Georgia et Chrysostomis. Les deux flics faisaient du bon boulot en équipe. L'inspectrice réfléchissait longtemps avant d'agir ; Chrysostomis se servait de ses poings, et sa partenaire devait le retenir à l'occasion. Leur tandem avait fait ses preuves.

De plus, Chrysostomis acceptait sans histoire de travailler en équipe avec une femme, plus gradée que lui, de surcroît. Ce n'était pas le cas de tous ses collègues.

Le fait que Georgia soit sans charme, entre deux âges, était — Dieu merci — presque une qualité dans ce métier. Manolis Niagas n'avait pas envie d'une bimbo dans ses rangs, à laquelle tous les gars de l'EL.AS, au Tmima, auraient essayé de proposer un rencard.

Chrysostomis, suivant son instinct, avait fait sa petite enquête sur l'archéologue et lorsqu'il arriva sur les lieux, à bord de la Xantia, avec sa collègue, il apostropha leur chef :

— Mon capitaine, je peux vous parler ?

— On a quelques minutes. Le gosse n'est pas arrivé. Du nouveau ?

— C'est au sujet de Sophia.

— Qui ?

— L'ex-femme. Ou plutôt la femme de Nikopoulos. Ils n'ont jamais divorcé.

— Où est-elle ?

— Pas là.

— Mais encore ?

— Elle ne vit plus avec son mari et leur fils depuis des années.

— C'est de l'histoire ancienne, alors. Tu es sûr que ça peut nous aider ?

— Ouais. Je crois. Récemment, le professeur avait engagé quelqu'un pour la retrouver...

— Ah ?

— Et il semblerait que ça n'ait pas plu au nouveau compagnon de cette dernière.

— Tu m'en diras tant ! Ce type, il aurait pu se montrer agressif au point d'avoir voulu tuer le professeur ?

Manolis se gratta le menton. Il finit par ajouter :

— Sauf que ce serait plus logique de penser que le professeur aurait voulu buter le nouvel amant de sa femme...

L'enquêteur ne prit pas position. On voyait des situations plus absurdes, parfois.

— Allez savoir.

— Tout juste. Beau boulot, Chrys. C'est une piste importante. Ne l'écartons pas. Faudra interroger ce suspect. Peut-être qu'il a essayé d'entrer en contact avec Nikopoulos.

Georgia répondit à un appel du commissariat central.

— Patron. Y'a du grabuge, dans le quartier d'Exarchia.

— Ça n'arrête pas. Avec la crise, les gens sont à cran. Et le coin est chaud. Ganapoulos enverra une autre équipe. Il faut qu'on fasse la perquis' maintenant. Le gosse ne va pas tarder.

— Il a dormi où ?

— J'ai une adresse. Une colocation. S'il ne se montre pas, on ira le chercher. C'est pas loin. Mais je crois qu'il va venir.

— Il a dit hier qu'il veut nous aider, ajouta Chrysostomis.

— Il est en colère, rectifia Georgia. Révolté, choqué. On a tué son père. Mais aidera-t-il l'enquête à progresser ?

Un bruit de verre cassé provenant de l'intérieur de la maison se fit entendre, comme pour appuyer les réserves de l'inspectrice. Il y avait quelqu'un dans la maison. Et cet intrus n'en était pas vraiment un, puisqu'une tête bouclée, penaud, apparut dans l'encadrement de la porte d'entrée.

Manolis tiqua.

— Milos ? Qu'est-ce que tu fais ici, mon garçon ? Ta maison est sous scellés. Enfin, elle est surveillée. Tu ne peux plus y entrer comme bon te semble. C'est important.

— Je viens d'arriver, capitaine. Je suis passé par le jardin et je suis venu vous ouvrir.

Il renifla ostensiblement et ajouta à l'adresse des policiers :

— Je vous fais visiter ?

Les trois flics haussèrent les épaules en soupirant. Le lieu n'était pas la scène de crime, après tout.

Le gamin avait l'air un peu niais et maladroit, car il buta à peu près dans tout ce qui se trouvait sur son passage. La maison était encombrée d'objets hétéroclites.

Chrysostomis sortit son Canon Reflex et commença à photographier le logement sous tous les angles. Un amoncellement de livres, de

classeurs, de bibelots et de cartons de nourriture à emporter confirmait le fait que la vieille bâtisse était occupée par deux célibataires, un chercheur et son fils, deux intellectuels peu adeptes du ménage, et collectionneurs.

— Ton père aimait la taxidermie ? remarqua Georgia.

Le gosse lui inspirait de la pitié. Il respirait mal, et des taches d'émotivité coloraient ses joues et son cou. Sans doute était-il mal à l'aise de voir trois policiers entrer dans son intimité. Mais quelque chose d'indéfinissable lui donnait l'impression qu'il y avait quelque chose de plus.

Milos Nikopoulos avait un secret.

— Papa était chasseur. Il aimait conserver les bêtes. Les mettre en valeur, empaillées, dans des sortes de tableaux.

— Un peu glauque, non ? commenta Georgia en faisant la moue.

— Question de point de vue, la rabroua Manolis.

— Oui, bien sûr, capitaine.

Milos haussa les épaules. Il s'en était bien tiré. Il valait mieux que la femme flic soit vaguement dégoûtée à la vue d'un renard empaillé plutôt qu'elle ne découvre les ustensiles et n'interprète autrement leur usage. Et les peaux, ainsi que les billes de verre pour remplacer les yeux du gibier, ne paraîtraient pas déplacées chez un taxidermiste.

Si les policiers étaient tombés sur les poignards ciselés, ornés du sigle du double alpha, encore tachés de sang séché, dans l'antichambre du bureau où son père consignait le résultat de ses recherches, jamais ils n'auraient compris l'importance qu'il y avait, à notre époque, à

contrer ceux qui pratiquaient encore des sacrifices aux dieux du mal.

Les rituels devaient apaiser les divinités obscures, pas les invoquer, répétait sans cesse son père. Leurs adversaires recommençaient à sévir après quarante décennies en dormance. Milos ne savait pas les détails, mais son père avait récupéré ces armes lors de la crise de 1973, qui avait été sévère. L'anarchie avait menacé, après le renversement des Généraux.

Le contexte actuel était propice à un nouveau soulèvement. Le professeur, comme tous les défenseurs des Olympiens, était inquiet. Et Nikopoulos venait d'être tué. Mais le garçon aurait l'air coupable s'il admettait qu'il vouait un culte aux dieux antiques.

Considérer que tout cela était un loisir, ou même un art, voilà qui pouvait éviter des questions à venir.

— Mon père adorait la nature... reprit le garçon.

— Et c'était un passionné d'histoire, au point d'en avoir fait son métier, ajouta Chrysostomis en continuant de photographier les vestiges récupérés sur des sites de fouilles : céramique, ex-voto, fibules de métal précieux. J'ai lu quelques-uns de ses articles dans des revues spécialisées. Pointus.

— Tout ceci ne devrait pas être dans un musée ? s'étonna le capitaine.

— Mon père avait le droit de conserver chez nous toutes ces pièces de collection. Il a signé le cahier des charges, comme pour un emprunt. Regardez ce livret. Il est écrit qu'il devait les rapporter à l'E.F.A en janvier. D'ici là, sa tâche consistait à les dessiner, les dater, les estimer.

— Très bien, mon gars. Ne t'emballe pas.

— Nous n'accusons ton père de rien.

— C'est la victime, ajouta Georgia doucement. Nous cherchons juste à comprendre pour quel motif on lui a voulu du mal. Le vol pouvait être un facteur. Comme la vengeance.

La voix de l'inspectrice, attentionnée et chaleureuse, fit plus mal au jeune homme que si elle avait été distante et brutale. Milos se sentit soudain totalement seul. Les lieux étaient chargés de trop de souvenirs.

— Rien ne manque. Mon père était quelqu'un de simple. Nous ne fréquentions presque personne. Notre vie se résumait aux fouilles, au travail et aux cours.

— Il pourrait avoir été agressé par un de ses élèves ? suggéra alors Chrysostomis à Manolis, qui sursauta comme s'il venait d'avoir une révélation.

Le capitaine vit se dessiner dans son esprit l'hypothèse d'un étudiant qui aurait fait une fixation sur son prof... On avait déjà vu des assistants subjugués par leur mentor, persuadés qu'il y avait une relation sentimentale entre eux, frustrés par la distance qu'un enseignant pouvait leur imposer. Ils se sentaient parfois rejetés, trahis, et pouvaient devenir violents. Et si cet étudiant était le fils d'un ministre ou d'un proche de Ganapoulos ?

Milos soupira. Il glissa les mains dans les poches de son blouson et joua du bout des doigts avec les bracelets de cuir qu'il avait récupérés au fond d'une cassette d'argent. Son père les conservait précieusement dans le tiroir de gauche de son bureau. En deux ou trois occasions, le

professeur lui avait signalé que c'était son trésor. Le jeune homme était venu chercher son héritage.

Il ne voyait pas bien pourquoi celui-ci était plus estimable qu'une statue d'Aphrodite ou qu'un bijou de métal précieux, mais il s'était senti obligé, en mémoire de son père, de récupérer les bracelets.

Leur cuir était souple, doux, clair. La lanière de peau figurait un serpent.

Milos ne fut pas fouillé.

— Où vas-tu te loger ? s'inquiéta Georgia. Tu es majeur, mais si tu veux qu'on contacte le service d'assistance sociale, on peut t'aider, tu sais.

— J'habite chez mes amis. Ça va aller, merci. Je vous laisse les clés.

— Mon garçon, sois courageux. On va le trouver, celui qui t'a privé de père. Je te le promets, soutint le capitaine.

Chrysostomis ne dit rien. Il fallait interroger les étudiants proches du professeur et patrouiller dans le quartier de la fac, au cas où l'agresseur ne soit qu'un homme de passage, accompagné d'un chien menaçant.

La population commençait à parler d'un loup. Aucun des jeunes gens n'avait fait de révélation à des tiers, pourtant. Les flics non plus. Mais ce type d'information circulait toujours rapidement.

Quelqu'un avait appris le *modus operandi*¹¹, à la morgue ou à l'hôpital : un agent d'entretien présent au moment de la dépose du corps, un curieux dans les couloirs de l'hosto ou un intérimaire à l'accueil, devant qui les ambu-

¹¹ Mode opératoire de l'assassin (traduit du latin).

lanciers avaient pu laisser échapper quelques mots.

Blessure par morsure au cou. Le fait qu'un animal intervienne dans cette affaire était un mystère, et cela avait réveillé chez les Athéniens des peurs ancestrales.

L'affaire sentait le soufre. On évitait de prononcer le nom du diable.

Pour les flics, la psychose n'arrangerait rien. L'acte barbare était criminel. La présence de cette carte dans la main de la victime mettait les nerfs des policiers à vif.

On devait retrouver l'animal. Mais les recherches n'avaient pour le moment rien donné.